

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

DES DOMINICAINS

Le Rosaire

VOL. XI

Imprimé par la Société de l'Imprimerie de Québec
à Québec, au Canada, par la Société de l'Imprimerie de Québec

LE ROSAIRE

PUBLIÉ PAR

LES DOMINICAINS

ST-HYACINTHE, P. Q.

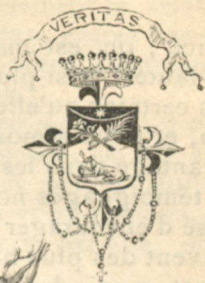
VOL. XI

1905

(Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'an 1905, par le R. P. C. Doyon, directeur-gérant, au Département de l'Agriculture.)



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS
(Carlo Dolci,)



LE
ROSAIRE

Les dix ans
du
Rosaire

Eh oui, chers abonnés, notre Revue du *Rosaire* entre, le premier janvier 1905, dans la onzième année de son âge. Elle vous apparaît, pour célébrer ces deux lustres révolus, dans un vêtement plus glorieux, et ce qui vaut mieux sans doute, dans des conditions qui rendent son abord plus facile à votre bourse.

A dix ans, on est capable de faire son examen de cons-

cience ; on est même capable, hélas ! d'avoir commis des fautes, et si plusieurs furent commises ici, nous sommes certains qu'elles ne furent jamais grièves dans l'intention, et nous aimons à penser qu'elles ne le furent pas davantage dans les conséquences. La preuve en est dans les témoignages non équivoques de sympathie qui n'ont cessé d'encourager la Revue, et qui lui sont venus bien souvent des plus hauts dignitaires de l'Eglise. La preuve en est aussi dans le succès toujours croissant de cette Revue elle-même, qui dès son origine trouva un accueil des plus favorables et qui grandissant de jour en jour réalisa dans un bon sens le *crescit eundo* de la renommée.

C'est donc pour nous un premier devoir de remercier Dieu, qui a bien voulu se servir de cet humble instrument du *Rosaire* pour propager le culte de sa Mère, et pour étendre le règne de sa grâce dans les âmes, en les éclairant, en les avertissant, en les encourageant. Ce nous est aussi une obligation, — et il nous est doux de la remplir — de remercier tous ceux qui à titre de fondateurs, de rédacteurs ou d'administrateurs, ont travaillé, — et parfois durement, — au développement et au progrès de la Revue. Leurs noms n'ont pas besoin d'être publiés : il suffit que Dieu, qui n'oublie rien, les connaisse. Enfin, notre merci va, sincère et ému, aux abonnés du commencement, aux ouvriers de la première heure, qui sont restés fidèles dans leur attachement et inlassables dans leur dévouement, et n'ont jamais manqué, en renouvelant leur abonnement au début de chaque année, de nous encourager en nous disant : Votre œuvre est bonne, allez de l'avant.

Et maintenant, chers abonnés, voici la proposition que nous venons vous faire :

Vous trouvez que l'abonnement d'une piastre est un peu cher, et peut-être n'avez-vous pas tout à fait tort de penser ainsi.

Or, voulez-vous ne rien payer ? Faites-vous zélateurs ou zélatrices, réunissez dix abonnements au prix de 50 centins chacun, promettez de distribuer à vos dix abonnés les dix numéros qui vous seront expédiés en un seul paquet, et pour votre peine, vous recevrez gratis un onzième numéro. Ou bien, voulez-vous alléger de moitié

ce poids d'une piastre ? Recevez aimablement le zélateur ou la zélatrice qui se présentera chez vous, entrez dans sa dizaine, et grâce à ce moyen si facile, votre abonnement annuel ne sera que de cinquante centins.

Est ce bien compris ? Et votre cœur s'ouvre-t-il pour faire ensuite ouvrir votre bourse ? Si oui, je dis avec bonheur à notre Revue : " Allez, chères petites feuilles, répandez-vous partout, et accomplissez votre mission, qui est de faire aimer la Vierge du Rosaire, et par elle, notre béni Sauveur, son Divin Fils.

— o —

PAGE D'EVANGILE

Clarté d'Etoile



DANS le silence d'une belle nuit d'hiver, alors que des légions infinies d'étoiles s'allumaient au ciel, un astre inconnu brilla tout à coup vers le levant.

Au pays d'Orient, des hommes, habitués à fouiller dans les profondeurs mystérieuses du firmament, pour y découvrir les secrets de l'avenir, des mages, aperçurent ce phénomène.

Grande fut leur surprise. Longtemps leur œil ravi contempla cette lumière nouvelle. Se rappelant l'antique prophétie de Balaam, annonçant qu'une étoile, aux lumineuses clartés, se lèverait de Jacob, ils reconnurent le signe du grand Dominateur promis à la Judée.

Et en même temps que, sous leurs regards émerveillés, scintillait l'étoile miraculeuse, leur cœur s'ouvrait à la lumière du Christ naissant.

* * *

Trois d'entre eux, fidèles à cet appel d'En-Haut, s'arrachent aux douceurs d'une vie paisible, quittent leurs pays et, sans se laisser arrêter par les difficultés ni par les incertitudes de l'avenir, prennent le chemin de Jérusalem.

Lorsque les ombres du soir descendent sur la terre, l'étoile laisse doucement tomber sa lueur blanche, et joyeux, suivant le sillage laissé par l'astre dans le champ du ciel, les Mages poursuivent leur route, impatients de trouver celui que leurs cœurs désirent.

Dès que la ville sainte apparut, dessinant, dans un vague lointain, les tours de ses fortifications et les portiques de son Temple, l'étoile disparut.

La riche et brillante caravane pénétra dans la ville. Jérusalem voyait souvent de ces cortèges, aux costumes éclatants, aux longues files de chameaux chargés de bagages ; elle les regardait passer avec une indifférente curiosité.

Le Roi des Juifs est né. Où donc est-il ? demandent les Mages avec assurance. Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous venons l'adorer.

A ces paroles et à l'annonce d'un tel prodige, tout Jérusalem, où l'espérance du Libérateur trouvait toujours des âmes frémissantes, s'émut. Les affirmations de ces étrangers parviennent bientôt aux oreilles d'Hérode. Inquiet pour l'avenir de son trône, sentant la révolte gronder sourdement dans l'âme populaire écœurée de ses meurtres et de ses sacrilèges, le vieux tyran eut peur.

Aussitôt, il convoque les princes des prêtres et les docteurs de la loi, et s'enquiert auprès d'eux du lieu précis où le Christ doit naître. *A Bethléhem de Juda, répondirent-ils, s'appuyant sur ces paroles du prophète Michée : Et toi Bethléhem, terre de Juda, tu es loin d'être la plus petite des villes de Juda ; car de toi sortira le chef qui gouvernera mon peuple Israël.*

Pour ne pas exciter l'émotion de la foule, Hérode fait appeler les Mages en secret. Hypocrite raffiné, il veut paraître sympathique. Avec intérêt, il s'informe du temps précis où l'étoile leur est apparue. Et comme conclusion de cet entretien, il leur laisse ces paroles, où déjà apparaît son criminel dessein. *Allez à Bethléhem, leur dit-il, c'est là qu'il est né. Recherchez l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aie l'adorer.*

Impatients d'arriver au terme de leur voyage, les Mages quittent le roi. Le cortège franchit les portes de la ville. Tout à coup, ô merveille, dans le ciel, l'étoile brille

d'un plus vif éclat. A cette vue leur cœur fut rempli d'une grande joie.

L'étoile les précède filant doucement dans la direction de Bethléhem. Guidée par la main invisible d'un ange de Dieu, elle s'arrête au-dessus du lieu même où était l'Enfant. Ils entrent dans la maison, trouvent le nouveau-né avec Marie, sa mère. Intérieurement poussés par l'Esprit qui inondait leurs âmes de célestes clartés, malgré les incompréhensions et les contradictions apparentes du mystère, ils se prosternent, adorent l'Enfant, reconnaissant en Lui, l'Emmanuel, le vrai Christ promis à la terre.

Suivant la coutume de leur pays, ils lui offrent des présents. Avec joie et amour, ils déposent à ses pieds les choses précieuses qu'ils avaient apportées d'Orient. Au Verbe incarné, prêtre éternel, ils offrent l'encens ; au Roi de l'avenir, fondateur du royaume nouveau, l'or, à la Victime marquée pour l'holocauste et qui rachètera le monde par sa mort, la myrrhe. ***

Dans notre ciel, au milieu des ténèbres, une étoile a lui. Clarté adoucie qui tombe de la mystérieuse éternité, elle est, suivant le mot de Bossuet, la lumière du Christ dans notre cœur. Elle nous invite à entrer dans son sillage divin, si nous voulons, nous aussi, aller jusqu'à cette maison où nous trouverons le Seigneur.

Pour suivre toujours cette lumière, il faudra souffrir rudement parfois, faire saigner notre âme. A certaines heures pour conformer pleinement notre vie à nos croyances, il sera nécessaire d'accomplir de pénibles sacrifices. Sacrifice de notre raison devant le mystère, sacrifice de notre volonté devant le devoir.

En tout et partout, soyons, à l'exemple des Mages, des hommes à la foi vivace et robuste, que rien n'arrête, que rien n'épouvante, ni l'indifférence des uns, ni les sarcasmes des autres, ni les austérités de la vie chrétienne.

De tout notre cœur loyal et généreux, allons au Christ. Offrons-lui l'or de nos adorations, l'encens de nos prières, la myrrhe de nos souffrances et de nos larmes. Promettons-lui de suivre toujours cette clarté. Elle nous conduira sûrement à ce séjour de la lumière où enveloppés dans la clarté béatifiante qui jaillit du regard même de Dieu, nous jouirons éternellement de la bienheureuse vision.

F. A. VUILLERMET, O. P.

MONSIEUR L'ABBÉ G. BOURASSA

Curé de Saint-Louis de France, Tertiaire de notre Ordre.

Au matin du 21 novembre, une nouvelle se répandait qui jetait dans bien des cœurs une émotion faite de surprise et de tristesse : la veille au soir, après une crise de souffrance qui n'avait pas duré plus de vingt minutes, M. l'Abbé Bourassa, curé de Saint-Louis de France, à Montréal, rendait le dernier soupir, en disant cette parole de foi solide et de douce espérance : Je confie mon âme toute entière à Dieu. Nous manquerions à l'un des plus saints devoirs de l'amitié, si nous ne venions dans ces pages témoigner de la sincérité de notre peine et de la fidélité de notre souvenir. Depuis de longues années, M. l'abbé Bourassa faisait partie de notre Tiers-Ordre, et toujours il se montra un fervent enfant de Saint Dominique, et pour nous un frère aimable et dévoué. La dernière parole que reçut de lui l'auteur de ces lignes, fut une parole de sympathie et d'admiration pour l'Ordre auquel il était affilié.

M. l'Abbé Bourassa, — on l'a dit et on ne saurait trop le redire — a aimé tout ce qui est grand, large et beau. L'Eglise, il la voulait triomphante dans sa chère ville de Montréal ; son pays, il le désirait uni, fort de sa charité et par son union, arraché à toute mesquinerie d'intérêt personnel et à toute division de parti — lisez son discours sur le *Patriotisme* ; sa paroisse, il en avait accepté la direction dans le seul but d'étendre son influence jusqu'à ceux qui sont éloignés ou même séparés de nous ; et parce que aux yeux de Dieu, la vraie grandeur consiste dans l'humilité, il aima les pauvres, il fit la charité comme il avait la piété, *in abscondito*, dans le secret, il secourut des œuvres de préservation et d'évangélisation, en un mot toute grande idée avait trouvé asile dans son esprit, et tout généreux sentiment, hospitalité dans son cœur.

Dès le 23 novembre, une messe fut célébrée dans notre couvent pour le repos de cette âme qui nous reste si chère et qui continuera de participer aux prières, indulgences et suffrages de notre Ordre.

H. H.

Saint François de Sales (1) et le Rosaire



DES ses premières années, saint François de Sales eut pour la Vierge Marie une dévotion toute particulière, un amour tendre, une confiance filiale.

Pendant ses études à Paris, il visitait chaque jour quelqu'un des sanctuaires de Marie, et par prédilection celui de Saint-Etienne des Grès, où se vénérât d'un culte spécial une de ses statues, il y épanchait avec tant d'abondance son âme attendrie, qu'on reconnaissait facilement que s'il aimait Jésus-Christ comme son Dieu et son Sauveur, il aimait Marie comme sa Mère. Il l'aimait tant, qu'à peine pouvait-il en parler sans avoir les yeux pleins de douces larmes ; il la faisait la confidente de toutes ses peines comme de toutes ses joies ; souvent même on l'entendait s'écrier dans un saint transport : *Ah ! qui pourrait ne pas vous aimer, ma très chère Mère ? Que je sois éternellement tout à vous !*

Lorsqu'il entendait sonner l'*Angelus*, il se découvrait et le récitait à genoux, en quelque endroit qu'il se trouvât. Lorsqu'il disputait contre les hérétiques, il se recommandait toujours à la sainte Vierge avec une confiance entière, par les paroles que lui adresse l'Eglise : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Il réclamait de même son secours dans toutes les difficultés, et prêchait à tous cette salutaire pratique.

“ Je trouve, disait-il, tout mon secours dans le Saint-Sacrement et dans la Mère de Dieu, de laquelle j'ai toujours reçu des assistances très particulières.”

Tel était le dévouement du saint évêque à Marie, qu'il en parlait dans toutes ses prédications, dans toutes ses conférences, partout où il en pouvait trouver l'occasion. C'est à Marie qu'il dédia son *Traité de l'amour de Dieu*, et on ne peut lire cette épître dédicatoire sans admirer les saintes ardeurs de son cœur envers elle.

Le jour de l'Immaculée-Conception, jour cher à sa piété entre toutes les fêtes de la sainte Vierge, fut converti par son zèle en fête d'obligation pour tout son dio-

cèse ; il avait choisi cette fête pour le jour de son sacre ; et, lorsqu'il n'était encore que sous-diacre, il avait institué, sous le vocable de l'Immaculée-Conception, une confrérie de pénitent.



SAINT FRANÇOIS DE SALES

Saint François de Sales eut surtout une grande dévotion au *Rosaire de Marie*. Dès sa jeunesse, il s'était obligé par un vœu, à réciter tous les jours le Rosaire.

« J'ai appris de lui-même, dit sainte Jeanne de Chantal, qu'il s'était obligé vers ce temps là à réciter tous les jours le Rosaire, pour obtenir par ce moyen la délivrance d'une tentation importune. Il employait une heure à cet exercice, tant il s'arrêtait aux mystères. Et il avait tellement peur d'omettre cet exercice que, lorsque ses nom-

breuses occupations l'avaient empêché de le réciter pendant le jour, pour ne pas l'oublier le soir, il se mettait le rosaire autour du bras ; et lorsqu'il était malade, au point de ne pas pouvoir parler, il se faisait réciter le rosaire par quelqu'un de son entourage, afin de le suivre au moins en esprit."

Avec une telle vénération pour le rosaire, le saint tâchait également de le recommander aux autres de la manière la plus instante.

Dans une lettre du 14 octobre 1604 à Mme de Chantal, alors âgée de trente trois ans et devenue veuve, il traçait un règlement de vie, dans lequel il disait : " Je désire que vous récitiez le Rosaire, soit pendant la sainte Messe, soit dans le courant de la journée, avec autant de dévotion que possible."

Dans sa *Philothée* il écrit : *Le Chapelet est une très utile manière de prier, pourvu que vous le sachiez dire comme il convient. Et pour ce faire, ayez quelques-uns de ces nombreux petits livres qui enseignent la façon de le réciter.*

Lui-même portait publiquement le Rosaire attaché à la ceinture, comme pour montrer qu'il était le serviteur de Dieu et de la Très Sainte Vierge Marie.

De même, dans ses sermons, il exhortait les fidèles à pratiquer avec ardeur cette dévotion. Dans une de ses lettres, il écrit : " Dimanche, je fis un sermon sur le Rosaire, car j'appartiens depuis longtemps à sa confrérie, comme presque toute la ville d'Annecy." Ce à quoi ses propres efforts avaient certainement contribué pour la plus grande partie ; car lui-même prenait régulièrement part aux processions mensuelles de la confrérie, le chapelet à la main et dans le plus grand recueillement.

— 0 —



LES DIVERTISSEMENTS

PARLER des divertissements auxquels notre population canadienne aime à se donner, séparer les bons d'avec les mauvais et les inoffensifs d'avec les douteux, déterminer les conditions dans lesquelles le même genre d'amusement pourra être toléré et les conditions dans lesquelles il devra être strictement défendu, avertir sérieusement les parents des graves responsabilités qu'ils assument, et les jeunes gens des dangers non moins graves qu'ils encourent, ne point condamner en bloc toutes les distractions, et d'autre part ne point céder d'un iota sur les principes rigoureux et certains de la morale chrétienne, c'est là, me semble-t-il, entreprendre une tâche aussi nécessaire que malaisée.

* *

Tâche nécessaire, qui le contestera ?

L'amusement est à l'ordre du jour.

Le plaisir est roi pendant les quatre saisons de l'année : ni les glaces de l'hiver ne refroidissent son ardeur, ni les chaleurs de l'été ne ralentissent sa marche ; au printemps, tout renaît dans la nature, et aussi le plaisir ; à l'automne, les feuilles tombent, mais à l'arbre du plaisir, les fruits restent toujours suspendus. Le jour ne suffit pas, il faut que la nuit en double les heures, et ce n'est qu'au lever de l'aurore que le plaisir consent à se reposer.

Le plaisir règne aussi en maître absolu sur les quatre saisons de la vie humaine : les enfants ne sont-ils pas habitués de bonne heure à porter leurs lèvres à sa coupe enchanteresse, et ne sait-on pas que des yeux de quinze ans sont déjà souillés par des spectacles, que de plus âgés ne voient pas sans ressentir une troublante émotion ?

Quant à la jeunesse, c'est elle qui de tout temps fournit au plaisir le plus nombreux contingent de fervents sujets et aussi de malheureuses victimes. Il semble même que les deux mots de jeunesse et de plaisir doivent nécessairement s'appeler l'un l'autre, et pour un peu, on n'accueillerait que par un sourire de pitié une jeunesse sage et réservée.

L'âge venant, le goût du plaisir s'en ira-t-il ? Les

dames qui ne peuvent plus compter leurs années ni par vingt, ni par trente, quitteront-elles le plaisir, alors que le plaisir paraît les quitter? Les hommes qui grisonnent, diront-ils adieu aux folies d'antan, et rentreront-ils dans cette sagesse, qui est le fruit de l'expérience et du désenchantement? Nous souhaitons qu'il en soit ainsi, mais souhaiter cela, n'est-ce pas avouer implicitement que si l'on veut que jeunesse se passe, on veut davantage encore que vieillesse ne passe pas.

Le plaisir enfin triomphe en souverain incontesté dans toutes les circonstances de la vie, et dans les plus graves, et dans les plus solennelles, et dans les plus sacrées. Un baptême n'est plus une raison de se réjouir saintement dans le Seigneur, parce qu'un chrétien est né, mais une occasion de réjouissances profanes, qu'il est presque sacrilège de mêler à la dignité du sacrement. La première communion est un événement qui permet d'exhiber une foire aux vanités, par lesquelles on distrait l'esprit de l'enfant, bien plus qu'on ne l'occupe par de pieuses pensées. Je n'ose parler du mariage qui décidément se dépouille de son caractère chrétien et dont dernièrement un éminent prélat signalait les mondaines futilités. Dirai-je qu'il n'est pas jusqu'à un dîner d'enterrement, qui puisse résister à la "chaleur communicative des banquets," et quand, selon la coutume de mon pays, on se lève à la fin du repas pour réciter un *De profundis* à l'intention du défunt, je vous assure que le pauvre mort est bien à plaindre, s'il n'a pas d'autre secours pour entrer dans son éternité.

Rien donc n'échappe à cette emprise du plaisir : c'est pour le moment la seule constatation que je veux faire, afin de justifier à vos yeux l'entreprise que je commence, et de vous convaincre que j'accomplis, en abordant cette question des divertissements, une œuvre nécessaire et d'utilité publique.

* *
*

C'est pourtant, ai-je ajouté, une œuvre malaisée, délicate, épineuse.

Il me semble entendre des interpellations surgir de tous les côtés à la fois, de la droite comme de la gauche, et du centre.

Pourquoi lever ce lièvre ? diront les opportunistes du centre. La question est complexe, et mieux vaut résoudre chaque cas en particulier, quand il se présente. Des principes sur ce sujet ? Il est si difficile de les établir, plus difficile de les appliquer. Aussi bien, est-ce une illusion de penser que vous allez enrayer le mal, ou seulement l'atténuer. Depuis qu'on prêche là-dessus, quel succès a-t-on obtenu ?

Bravo, diront les extrêmes de la droite, et surtout frappez fort. Soyez sévère, terriblement sévère, ou vous êtes perdu. Pas de merci, ni quartiers. Le juste milieu en cette matière, c'est l'ennemi.

Eh quoi, vont clamer ceux de la gauche, vous voulez donc nous supprimer tout plaisir. Autant décréter notre mort. Et puis, le mal n'est pas si grand. C'est le propre de l'artifice oratoire de grossir demesurément les choses. Du fond de votre cloître, que savez-vous du monde et de ce qui s'y fait ? Priez plutôt pour nous et pour notre conversion !

* *
*

Pourquoi lever ce lièvre ? Eh ! tout simplement, pour le tuer. N'y a-t-il pas assez longtemps qu'il commet des dégâts sur la terre cultivée de votre âme, comme sur la terre plus étendue du pays tout entier ? On a dit d'un grand missionnaire dominicain qu'il était un chasseur d'âmes, *venator animarum*. Tout prêtre, tout apôtre mérite cette appellation. Son devoir est de travailler à prendre si bien les âmes dans les filets de l'amour divin qu'il les débarrasse des filets du mal. Or les filets du mal ce sont les occasions dangereuses, et les occasions dangereuses sont presque toutes rattachées au plaisir.

Si la question est complexe, raison de plus pour essayer de démêler les différents éléments dont elle se compose et se complique, pour affirmer ce qui est certain, pour avertir de ce qui est dangereux, pour corriger ce qui est abusif, pour permettre ce qui est innocent. Ne vous en déplaise : il y a des principes sur ce sujet, et ils sont nettement formulés dans l'Évangile, dans la doctrine des Pères de l'Église, et dans la théologie. Lisez en saint Mathieu la divine théorie du scandale, et entendez cette sentence : Si votre œil, ou votre main, ou votre pied vous

sont un objet de scandale, rejetez-les loin de vous. Votre œil, qui se remplit d'images mauvaises à la vue d'un théâtre immoral, n'est-il pas un scandale ? Votre main qui devient, dans une danse, le soutien familier et passionné de la personne que vous tenez enlacée, n'est-elle pas un scandale ? Votre pied qui glisse avec grâce sans doute sur le parquet, mais avec une grâce de séduction et de perdition, n'est-il pas un scandale ? Et sur ce principe fondamental posé par le Christ, les Docteurs et les théologiens sont venus qui ont basé d'autres principes d'une application plus immédiate, selon les circonstances de pays, de temps, de personnes. La doctrine est donc faite sur ce point particulier des divertissements mondains, et il est toujours opportun de proclamer la doctrine. Certes, je ne me flatte pas de convertir tout Montréal, ni d'avoir auprès d'elle le succès qu'eut le prophète Jonas dans sa prédication à Ninive, mais si j'amène plusieurs esprits à réfléchir et plusieurs vies à s'amender, n'aurais-je pas fait une bonne action ?

* *
* *

Il est donc nécessaire de parler.

Mais que dire ?

Faudra-t-il condamner en masse tous les divertissements ? Aux rigoristes qui répondraient par l'affirmative, je conseillerais de relire ces paroles de Saint François de Sales :

“ Il est force de relâcher quelquefois notre esprit et notre corps à quelque sorte de récréation. Saint Jean l'Évangéliste, comme dit Cassien, fut un jour trouvé par un chasseur, tenant une perdrix sur sa main et la caressant par récréation. Le chasseur lui demanda pourquoi, étant homme de telle qualité, il passait le temps en chose si basse et si vile ; et saint Jean lui dit : Pourquoi ne portes-tu ton arc toujours tendu ? De peur, répondit le chasseur, que demeurant toujours courbé, il ne perde la force de s'étendre, quand il en sera métier. Ne t'étonne pas donc, répliqua l'apôtre, si je me démetts quelque peu de la rigueur et attention de mon esprit pour prendre un peu de récréation, afin de m'employer plus vivement par après à la contemplation.” “ C'est un vice, déclare le saint, que d'être si rigoureux, agreste et sauvage, qu'on

ne veuille prendre pour soi, ni permettre aux autres aucune sorte de récréation.”

* *
*

Du même coup et par la même autorité, je réponds aux alarmistes de la gauche. — Non, nous ne voulons pas vous défendre toute distraction. Nous savons qu'il est nécessaire que l'homme interrompe quelquefois son travail et se livre à un amusement qui délasse. Mais autre chose est de se récréer, autre chose est de s'exposer au danger. Trouver dans le repos le germe du travail de demain, c'est bien ; chercher dans le plaisir une occasion de perdre son âme, c'est mal. Et c'est, comme on l'a dit, en partant de ce fait, malheureusement trop avéré, que le prêtre, chargé par Dieu de répandre, de protéger et d'affermir la vie chrétienne dans les âmes, se voit contraint, à maintes reprises, de redire, soit en chaire, soit au confessionnal : Quittez ce divertissement, renoncez à cette jouissance, il est dangereux, elle est meurtrière.

FR. J. H. HAGE, O. P.

(*A suivre*)

— o —

Noël est passée !

.... Noël est passée, — comme passent toutes les fêtes, simples rayons venus de la fête éternelle du Ciel.

.... Noël est passée ; les étoiles se sont éteintes, les chants des anges se sont tus. Il fait nuit, il fait froid.

Dans l'ombre, hyènes cruelles, les soldats d'Hérode, inquiets, massacrent les Innocents. Mais le Petit Jésus, dans les bras de sa Mère, fuit en Egypte, sous la garde de saint Joseph.

Il faut qu'il se réserve pour l'Arbre divin du Calvaire ; après la Crèche, la Croix. *Le Cœur divin qui, dans l'étable, battit d'amour pour nous, sera, un jour, percé pour nous....*

— o —

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

II.—LA PRÉPARATION MORALE



La suite logique de nos études sur *La Mission de la Jeunesse Contemporaine* nous amène à traiter l'importante question de la *Préparation morale*.

Malgré les difficultés et la délicatesse du sujet, je l'aborde volontiers. Travailler à l'éducation et à la culture de l'âme n'est-ce pas là une des fonctions les plus chères à un cœur de prêtre et d'apôtre. En s'y dévouant il sait qu'il continue la sublime mission du Christ "venu sur la terre pour régénérer l'âme, la soustraire aux forces inférieures qui menacent de la corrompre, et l'élever vers Dieu dans la vérité, dans l'amour et dans la beauté."

NÉCESSITÉ D'UNE PRÉPARATION MORALE

Aujourd'hui on parle beaucoup de formation intellectuelle. On se préoccupe de former de savants, des artistes, des hommes d'affaires. Les exigences de la vie moderne sont là qui nous talonnent sans cesse. A tout prix il faut se créer une situation ; et pour cela les jeunes gens se condamnent à de laborieuses et pénibles études,

où souvent ils perdent et leurs forces et leur santé. Mais de préparation morale, c'est-à-dire de cette œuvre éminente entre toutes qui consiste à faire de nous des hommes honnêtes et des chrétiens vertueux, il n'en est presque pas question. On abandonne ce soin à l'éducateur de l'enfance. Et le jeune homme au sortir du collège croit bien souvent que tout est fini. Avec le diplôme de bachelier, il a conquis l'émancipation et la liberté et le voilà à cet âge périlleux et redoutable lancé au milieu d'un monde dont il ne soupçonne peut-être même pas la perversion.

Pour montrer la nécessité urgente de cette préparation morale qui vous rendra capable de faire véritablement œuvre d'homme, je réfuterai deux sophismes fort à la mode. L'un est passé en axiome dans une certaine classe de la société, et l'autre se trouve sur les lèvres intéressées de la jeunesse elle-même.

* * *

L'instruction fait tout l'homme. Voilà une affirmation, qui si elle n'est pas encore proclamée comme un principe intangible est du moins la règle de conduite d'un grand nombre.

Un coup d'œil rapide sur notre société contemporaine suffira à nous convaincre de la fausseté de ce nouveau dogme et du danger qu'il y a à le laisser s'accréditer parmi nous.

Il est un fait que l'on se plaît à proclamer bien haut et non sans raison d'ailleurs, c'est le progrès de l'instruction. Non seulement l'instruction primaire est donnée au peuple, mais les études supérieures elles-mêmes lui sont largement ouvertes. Le monde grandit en science, c'est peut-être vrai ; mais constate-t-on même progression dans sa vertu ? La question vaut la peine d'être posée (1).

(1) " L'instruction est moralisatrice, dit-on ; grande piperie de notre temps, qui ne tient pas contre la lecture d'une page d'histoire, d'une feuille de statistique. On était plus instruit à la cour de Louis XV que dans un village de la Basse-Bretagne ; y était-on plus moral ? Chacun fera la réponse ; les tableaux comparatifs des criminalistes la font chaque jour pour nos populations. Aujourd'hui comme à toutes les époques, l'homme ne trouve contentement et perfectionnement moral qu'en lui-même et dans l'assistance d'une grâce supérieure. Les sciences et leurs applications ont fait de lui un roi habile, puissant, ce qui ne veut pas dire un heureux et un juste. Nul esprit impartial ne méconnaîtra l'extraordinaire grandeur de notre siècle ; nul esprit réfléchi n'en conclura qu'il fut meilleur ou moins endolori que ses aînés."—E. M. DE VOGUE.

Le mal, le chancre qui nous dévore, — il n'est pas besoin d'être profond observateur pour le découvrir, il crève les yeux, — *c'est la passion de jouir, de s'amuser.*

Notre siècle s'est attaché aux joies de la chair. En tout et partout, il cherche le luxe, le bien-être, les aises de toute nature, le confort, les divertissements. Il faut, coûte que coûte, gagner de l'argent ; parce qu'il donne la jouissance. Voilà le résumé de nos enthousiasmes. "La conscience ! à quoi bon ? Le succès en tient lieu. Jouir, voilà ce qui complète l'homme, ce qui le place véritablement au pinacle ? Les autres vieilles ambitions même dévoyées sont envolées. Notre ambition à nous n'est que le désir ardent de trouver plus ou moins de jouissances, de savourer plus ou moins de plaisir. Voilà le dernier mot de presque toutes les pensées, de tous les désirs, de tous les amours de notre temps : jouir, satisfaire la chair !"

Au règne du sensualisme correspond le règne de l'égoïsme. Dans le temps où nous vivons, cette vilaine passion qui retrécit le cœur de l'homme, trône indiscutable et indiscutée. La devise ohère à tous : Chacun pour soi, chacun chez soi, se lit partout. En dehors de cette maxime, érigée en principe, rien ou presque rien. Ne demandez pas aux hommes sensuels livrés à toutes leurs passions, d'avoir l'âme assez grande pour travailler et pour se dévouer au bien de leurs concitoyens ; n'exigez pas de ces êtres qui ne vivent que pour eux-mêmes d'avoir le cœur largement ouvert aux misères et aux souffrances d'autrui, non, car il y a dans les sens un égoïsme naturel, un orgueil inné qui dévorent les plus belles qualités du cœur. Partager mon plaisir, c'est le diminuer. Donc je ne le partage pas.

L'égoïsme, telle est la charte nouvelle de la société où règne le sensualisme.

Vous étonnerez-vous maintenant de cette plainte découragée, formulée par tous ceux qui ont véritablement le souci de la grandeur et de l'avenir de leur pays : *Il n'y a plus d'hommes ?*

Cette anémie morale est la conséquence nécessaire du développement excessif de la civilisation matérielle. Dans cet atmosphère chargé des épaisses fumées du sensualisme et de la frivolité, comment les âmes vivraient-elles ? Elles

végètent, elles meurent. Elles n'ont plus le grand air des hauteurs et les vastes horizons de l'idéal.

Parmi ceux qui courent avec frénésie à tous les plaisirs, ne cherchez pas des caractères vigoureusement trempés, des volontés énergiques, des âmes généreuses et indépendantes, vous ne les y trouverez pas. Vous y rencontrerez des hommes à genoux devant la fortune dont ils adorent les moindres caprices, des âmes immortelles roulant pêle-mêle avec toutes les infamies dans le torrent fangeux des passions.

La classe intelligente et lettrée fait-elle exception ? Hélas ! c'est précisément là qu'il nous faut constater le mal. Sans doute, nous y rencontrons de beaux caractères, des âmes chevaleresques et loyales, mais que de misères et que de turpitudes. C'est donc que l'instruction ne suffit pas pour faire des hommes, ce qu'il faut c'est l'éducation et une éducation foncièrement morale et chrétienne (1).

« Etrange aberration ! disait, il y a déjà de longues années un éminent religieux (2). Est-il possible de se méprendre aussi lourdement sur le cœur humain, en érigant en principe que l'instruction suffit à lui inspirer l'énergie, la sagesse et les hautes vertus ! Non, ce n'est pas l'instruction qui fait l'homme ; c'est l'éducation et ce qui développe en nous le moral, c'est l'habitude de se vaincre soi-même et de ne donner à sa conduite que des mobiles désintéressés et honnêtes. Ni les mathématiques, ni les sciences naturelles, ni la littérature, ni le droit, ni la philosophie, ni l'histoire, ni même les sciences de l'ordre divin ne font de nous des hommes. L'instruction vise l'esprit, elle n'atteint le cœur et la volonté que par contre-coup. On peut avoir un esprit lumineux et une volonté lâche ; on peut être doué d'une intelligence supérieure et n'être qu'un misérable. Il y a des hommes qui ont donné à leur esprit une culture fort savante et laissé leur âme en friche : ils portent les stigmates de ce lâche et inexcusa-

(1) « Le développement intellectuel, quand il est uni au développement moral et religieux, est excellent ; il devient un principe d'ordre, et il est en même temps une source de prospérité et de grandeur pour la société ; mais tout seul, il devient un principe d'orgueil, d'insubordination, d'égoïsme, et par conséquent, de danger pour la société. » — GUIZOT.

(2) Le P. Didon, O. P. Les Universités Catholiques.

ble abandon. Egoïstes et lâches, il y a de la lumière dans leur pensée, il y a des ténèbres dans leur vie."

Une sérieuse préparation morale vous est donc nécessaire si vous voulez devenir des hommes, capables de faire du bien autour de vous et d'exercer une action bienfaisante sur votre pays. Jamais nous n'en avons eu autant besoin ! Il nous faut autre chose que des viveurs et des jouisseurs qui ne pensent qu'à s'amuser, autre chose que des vendus prêts à toutes les compromissions et à toutes les capitulations, autre chose que des girouettes tournant au moindre souffle du vent, autre chose que des pâtes molles, que le premier venu peut pétrir et façonner comme il l'entend, autre chose que des esprits vains et superficiels, mobiles et fantasques qui n'ont que le culte de la bagatelle. Ce qu'il nous faut à l'heure actuelle, ce sont des cœurs ardents prêts à toutes les luttes, des volontés de fer capables de tous les vouloirs.

Baucoup de jeunes gens sentent combien cette nécessité de l'heure présente est impérieuse. Ils le proclament avec conviction dans des discours chauds et vibrants. Et même ils espèrent, dans un avenir plus ou moins lointain réaliser ce type idéal qu'on leur a fait entrevoir. Mais en attendant ils s'amuse, Il faut, disent-ils le sourire sur les lèvres, il faut que jeunesse se passe. Quand je serai plus âgé je m'y mettrai.

Jeunes gens vous vous trompez. *Vous serez, hommes, ce que vous aurez été dans votre jeunesse* (1). "Le temps ne fortifie dans les êtres que ce qu'il y trouve ; et s'il y trouve le vice, il le scelle de jour en jour d'un sceau plus puissant. Ne vous figurez pas que le vieillard respire sous ses cheveux blancs le calme d'une tempérance qui lui soit comme innée. Cela est vrai de l'homme qui a combattu ses passions dès l'aurore de sa liberté, et qui leur a fait prendre vers le ciel une route d'autant plus sûre qu'elle coûtait plus d'efforts. Mais l'homme qui a lâchement abandonné les rênes de son âme, qui a compté sur l'âge et sur la vertu, celui-là ne reçoit de la vieillesse que l'opprobre, au lieu du

(1) L'homme suivra la voie de son adolescence, il ne s'en écartera pas même dans sa vieillesse. *Adolescens juxta viam suam, etiam quum senuerit non recedet ab ea* (Prov. XXII. 6).

secours. Les ressorts de sa volonté, détendus par une longue désabitude de l'empire sont impuissants à le gouverner, et son intelligence, corrompue par les images séculaires de la volupté, suscite de ses os une fumée qui l'enivre et ne lui permet pas de demander au sommeil une pureté que lui refuse le jour. Ne tournez donc point vos espérances vers le temps ; *ce temps ne vous amènera que la maturité de vos vices ou de vos vertus*. Commencez en vous, dès cette heure, le règne des choses que vous aimez, le règne du bien, si c'est le bien qui a vraiment votre amour."

Pour bien comprendre ces paroles du Père Lacordaire, faisons un peu de philosophie.

La vie morale consiste dans une amélioration de soi-même par la vertu. Acquérir les vertus qui feront de vous des hommes et des chrétiens voilà en quoi va consister votre préparation morale.

Or qu'est-ce que la vertu ?

Ce n'est pas seulement un instinct qui nous porte vers le bien, ni un attrait qu'exerce sur nous tout ce qui est beau et grand, ni ces dispositions passagères et intermittentes qui nous font accomplir le bien à certaines heures de notre vie ; c'est, d'après saint Thomas d'Aquin, une inclination de notre âme vers le bien sous toutes ses formes, inclination profonde, voulue, pratique, constante. *La vertu est une habitude* (1), c'est-à-dire une qualité permanente qui donne à la faculté, une facilité intrinsèque d'être mise en action. Cette facilité et cette promptitude qui constituent *l'habitude vertueuse s'acquièrent* par la répétition des actes. Le développement de nos facultés est, pour ainsi dire, entre nos mains, il dépend de nous de les laisser incultes ou de leur faire produire des fruits abondants.

Si donc nous voulons devenir des hommes, développons par notre activité, ces germes de vertu que nous pouvons avoir en nous.

Ce travail est l'œuvre de toute la vie, mais il doit être surtout celle de la jeunesse et cela pour une triple raison.

Dans votre âme tendre et délicate, il n'y a pas encore de mauvaises habitudes. La divine semence des vertus y

(1) Ia IIæ. q. 55 art. 3.

trouvera donc un terrain propice, où elle pourra se développer et s'épanouir. La jeunesse c'est bien l'heure féconde, la joyeuse saison des semailles. Jeunes gens, semez donc dans vos cœurs la vertu, l'honneur, la bonté, vous les récolterez plus tard. *Quæ seminaverit homo, hæc et metet* (1), disait l'apôtre Saint Paul aux chrétiens de la primitive Eglise.

Et puis, il est des vertus dont l'acquisition vous sera pénible, quel âge plus favorable encore que la jeunesse pour en entreprendre la conquête (2). N'y a-t-il pas dans vos cœurs que le mal n'a pas enoore ravagés d'immenses réserves d'énergie, de générosité et de vaillance. "La lutte est le caractère de l'âge ou vous vous trouvez, mais une lutte féconde où chaque victoire vous raffermira dans la puissance de vaincre, et enfoncera l'ancre de vos destinées dans le sol de l'Eternité" (3).

Si vous ne luttez pas à votre âge pour le bien, et c'est ma dernière raison, vous vous laisserez envahir par le mal. Vous ne l'ignorez pas, vous vous trouvez à la redoutable période des orages. Votre imagination vive, votre cœur faible, votre chair fragile auront de rudes assauts à soutenir. Une lutte terrible s'engagera entre votre volonté qui veut le bien et vos mauvais instincts qui vous entraînent vers le mal. "Il faut que l'esprit reste le maître, que les passions se courbent sous l'empire de la volonté, que le mal cède à la puissance du bien, il faut que le devoir prenne le pas sur le plaisir, et que la conscience règne en souveraine au lieu de prendre la lâche habitude de ces capitulations où, en échange d'une joie éphémère, on sacrifie l'honneur, la fierté, la conscience même."

A vous de choisir. Si vous voulez être des vainqueurs, luttez et établissez triomphante la vertu dans votre cœur, si vous voulez être des vaincus du mal, laissez-vous traîner à la remorque de toutes les passions, votre volonté sera bien vite annihilée, et votre cœur ravagé et flétri

Travailler à votre formation morale est donc pour

(1) Gal. VI. 8.

(2) Il n'y a pas de vertu sans travail. Le travail est le progrès de la vertu. (St-Augustin).

(3) P. Lacordaire. Conférence de Toulouse.

vous, jeunes gens, un impérieux devoir. Votre avenir et celui de votre pays sont entre vos mains. Veuillez y réfléchir. Rien ne vous en dispense. Quand je vous parlais de la formation intellectuelle, vous pouviez, pour vous dispenser d'y travailler arguer de la faiblesse de votre esprit, que sais-je encore, mais ici, à moins d'être atteint d'idiotisme ou de folie, pas d'excuses. *Une action vertueuse est l'œuvre d'art permise à ceux qui ne sont pas artistes* (1). En attendant d'entrer dans le détail de cette préparation morale (2) je vous laisse cette parole d'un académicien français M. Jules Lemaitre.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— O —

Du Privilège Exclusif

DU MAÎTRE-GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS D'ÉRIGER TOUTE CONFRÉRIE OU SOCIÉTÉ SOUS LE TITRE DU TRÈS-SAINT-ROSAIRE.

En juillet 1900 la Sacrée Congrégation de la Propagande, d'accord avec la S. Congrégation des Indulgences, proposa à la Suprême Congrégation du St-Office les doutes suivants :

I.—Si, après la Constitution Apostolique *Ubi primum* du 2 octobre 1898, et les explications qui en ont été données dans les réponses à l'Évêque d'Aoste le 10 août 1899, la S. Congrégation de la Propagande peut continuer à concéder, comme par le passé, aux Ordinaires des Missions qui dépendent d'Elle, le pouvoir d'ériger les Confréries et les pieuses Associations du Très Saint Rosaire, avec les Indulgences accordées par les Souverains Pontifes ?

Et, si la réponse est affirmative,

II.—Si les Ordinaires, revêtus de ce pouvoir, ont besoin pour en user valablement d'une autorisation spéciale du Père Général des Dominicains ?

MERCREDI, 8 MAI 1901

Dans une réunion générale de la Sainte Inquisition Romaine et Universelle, tenue en présence des Eminentissimes et Révérendissimes Seigneurs Cardinaux, Inquisiteurs Généraux, après avoir pris l'avis des RR. SS. Consultants, les Eminentissimes et Révérendissimes Pères ont ordonné de donner la réponse suivante aux doutes proposés :

A la 1^{ère} demande : Non ; ou Il appartient au Sacré Révérendissime Père Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs ou à son Vice-Gérant d'ériger les Confréries et les pieuses Unions sous ce vocable du Très-Saint Rosaire ; par conséquent, elles ne peuvent être érigées par aucun autre, même avec les seules indulgences concédées en général, ou habituellement

(1) Discours à l'Académie Française. Sur les prix de Vertu. 1900.

(2) Nous traiterons successivement : *L'éducation de la volonté, L'éducation de la piété, L'éducation de la pureté.*

conçédées par le Saint-Siège, aux Confréries et aux pieuses Unions. Et que les formules soient corrigées dans ce sens.

A la 2^{ème} demande : La solution du premier doute suffit.

Le Vendredi suivant, dixième jour du même mois de la même année, dans l'audience ordinaire accordée par Notre Très-Père le Pape Léon XIII au R. P. Assesseur, Sa Sainteté a approuvé la décision des Eminentissimes et Révérendissimes Pères.

J. CHAN. MANCINI, S. R. & U. ING. NAT.

— 0 —

CHRONIQUE DOMINICAINE

L'Immaculée Conception

Les journaux du pays nous apportent les plus consolantes nouvelles sur les fêtes qui ont eu lieu dans toute la Puissance, le 8 décembre, pour le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Nos grandes villes surtout ont donné un touchant témoignage de leur piété filiale envers Marie : la vieille capitale, la métropole, la capitale fédérale ont rivalisé de dévotion, et ce fut assurément un beau mouvement de foi catholique que celui qui jeta les foules dans nos églises en ce jour du 8 décembre. Notre bonne ville de Saint-Hyacinthe ne pouvait pas rester en retard : de nombreuses communions, des offices pieusement suivis à la Cathédrale et à la paroisse, et le soir, une illumination de nos maisons religieuses et d'un grand nombre de maisons privées, tel fut le pieux hommage qui fut déposé aux pieds de l'Immaculée. Et à parcourir nos rues éclairées de mille feux, on se surprenait à demander à la Vierge du Ciel que le souhait de saint Paul se réalisât dans les âmes : Que Dieu éclaire les yeux de votre esprit, afin que vous sachiez, quelle est l'espérance à laquelle vous êtes appelés et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints. (Eph. I-18.)

En Chine

Dans nos prochains numéros nous publierons une intéressante relation d'une sœur canadienne missionnaire en Chine. Les récits de cette religieuse originaire de la Baie-du-Febvre, pleins de charme et débordants d'esprit apostolique intéresseront nos nombreux lecteurs.

Tota pulchra es

Le Souverain Pontife vient d'accorder, aux conditions ordinaires de confession, de communion et de prière dans une église aux intentions du Pape, les indulgences suivantes aux fidèles qui récitent cette belle prière : 1. trois cents jours, une fois le jour ; 2. Indulgence plénière, aux fêtes de l'Immaculée Conception (8 décembre) ; de la Nativité (8 septembre) ; de la Purification (2 février) ; de l'Annonciation (25 mars) et de l'Assomption (15 août), de la Bienheureuse Vierge Marie.

V. Tota pulchra es, Maria.—R. Tota pulchra es, Maria.

V. Et macula originalis non est in te.—R. Et macula originalis non est in te.

V. Tu gloria Jerusalem.—R. Tu lætitia Israel.

V. Tu honorificentia populi nostri.—R. Tu advocata peccatorum.

V. O Maria.—R. O Maria.

V. Virgo prudentissima.—R. Mater prudentissima.

V. Ora pro nobis.—R. Intercede pro nobis ad Dominum Jesum Christum.

V. In Conceptione tua, Virgo, Immaculata fuisti.—R. Ora pro nobis Patrem cujus Filium peperisti.

ORATIO.—Deus, qui per Immaculatam Virginis Conceptionem dignum Filio tuo habitaculum preparasti, quaesumus ut qui ex morte ejusdem Filii tui prævisa eam ab omni labe præservasti : nos quoque mundos, ejus intercessionem, ad te pervenire concedas. Per eundem, etc.

* * *

V. Vous êtes toute belle, ô Marie.—R. Vous êtes toute belle, ô Marie—

V. Et la tache originelle n'est point en vous.—R. Et la tache originelle n'est point en vous.

V. Vous êtes la gloire de Jérusalem.—R. Vous êtes la joie d'Israël.

V. Vous êtes l'honneur de notre peuple.—R. Vous êtes l'avocate des pécheurs.

V. O Marie !—R. O Marie !

V. Vierge très prudente.—R. Mère très clémente.

V. Priez pour nous.—R. Intercédez pour nous auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

V. O Vierge qui avez été immaculée dans votre conception.—R. Priez pour nous le Père dont vous avez engendré le Fils.

ORAISON.—O Dieu qui, par l'Immaculée Conception de la Vierge, avez préparé une digne habitation à votre divin Fils, nous vous en supplions, Vous qui, en prévision de la mort de ce même Fils, l'avez préservée de toute tache, accordez-nous, par son intercession, la grâce de parvenir jusqu'à Vous, purifiés de tout péché. Par le même Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Le Bienheureux Jean de Verceil

Le 2 décembre, l'Ordre de S. Dominique célébrait pour la première fois l'office et la messe du Bienheureux Jean de Verceil, sixième Maître Général, dont le culte vient d'être solennellement reconnu et permis. Au couvent des Dominicains de Saint-Hyacinthe, cette fête fut célébrée avec un éclat tout particulier; grâce à la présence de Monseigneur l'Evêque qui voulut tenir chapelle, tandis qu'autour du prélat, les anciens du sanctuaire lui faisaient une couronne de dignité, *corona dignitatis, revectus*. Monsieur le Grand Vicaire Bernard officia à l'autel, et les religieux, heureux d'avoir au ciel un protecteur de plus, chantèrent avec les paroles de la liturgie l'éloge de leur frère béatifié et leur reconnaissance envers Dieu. Seigneur, vous l'avez prévenu par toutes vos bénédictions et vos biens, et vous avez mis sur sa tête une couronne de pierre précieuse. Il vous avait demandé la vie, et vous la lui avez donnée; vous lui avez accordé la perpétuité des jours. (Ps. XX-4 et 5.)

Une indulgence

AVIS.—Pour gagner l'indulgence accordée à chaque récitation de l'oraison : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, il est nécessaire de porter sur soi la médaille miraculeuse, bénite et remise par qui en a le pouvoir. Cette indulgence a été accordée par N. S. P. le Pape, le 27 avril 1904, et le Bref la promulguant est daté du 9 juillet 1904.

Par le Bref du 30 septembre 1895, une indulgence de 300 jours, à gagner sept fois le jour, avait déjà été accordée à la récitation de cette même prière, mais seulement pour les Lazaristes et les Filles de la Charité. Celle de 100 jours, *toties*, dont il est parlé ci-dessus, est pour tous les fidèles, mais à la condition du port de la médaille bénite par qui en a le pouvoir.

Le nouveau procureur général de l'Ordre

Par décision du Révérendissime Père H. Cormier, maître général des Dominicains, le T. R. P. Henri Desqueyrous a été nommé procureur général de l'Ordre, auprès de la Cour Romaine.

Le nouveau procureur général appartient à la province dominicaine de Lyon (France).

Petites Nouvelles

St-Vincent Ferrier d'Adamsville.—Au cours d'une retraite prêchée par deux pères dominicains, a été solennellement bénie une nouvelle salle des Habitants. Par une délicate attention du Rév. M. Allaire, curé de la paroisse, la salle s'appellera désormais *Salle Saint-Dominique*. Dans notre prochain numéro, nous consacrerons un article au culte rendu à Adamsville au grand thaumaturge dominicain, saint Vincent Ferrier.

Saint-Dominique de Bagot.—La Petite fraternité du Tiers-Ordre de St-Dominique augmente. A l'occasion des exercices du Jubilé il y a eu une cérémonie de prise d'habit. Quatorze nouveaux membres se sont faits recevoir.

Nouvelles Missions dominicaines

En Chine.—Les nombreuses colonies anglaises disséminées dans les ports du Céleste-Empire auront maintenant leurs missionnaires catholiques attirés : les Dominicains de la Province d'Angleterre. Déjà, le P. Maurice Watson, O. P., s'est rendu à Amay, pour préparer les voies à ses futurs auxiliaires. Dix années passées précédemment en Chine lui ont permis d'apprendre parfaitement la difficile langue de ces contrées et de pouvoir y commencer sans aucun retard un fructueux ministère.

Nos Pères Espagnols et des Pères Français sont depuis longtemps établis au Tonkin et y dirigent de nombreuses et florissantes missions.

Porto-Rico.—A la demande de Mgr Blenk, évêque de Porto-Rico, le Saint-Siège et le maître-général de l'Ordre viennent d'autoriser les dominicains de la Province de Hollande, a établir un couvent formel de leur Ordre à Yenco, ville importante du même diocèse.

Mort d'un évêque dominicain

Un illustre enfant de Saint Dominique, Mgr Martines Vigil, évêque d'Oviédo, en Espagne, vient de mourir, il appartenait à la province de Notre-Dame du Rosaire aux îles Philippines.

Il administra pendant plus de 20 ans l'évêché d'Oviédo, y établit plusieurs couvents de Dominicains et de Dominicaines. Il laisse un certain nombre d'ouvrages traitant des matières scientifiques, historiques et ascétiques. Il avait publié pour le carême de 1904, une magnifique lettre pastorale sur l'*Immaculée-Conception de Marie et l'Ordre des Frères-Prêcheurs*.

La Confrérie du S. Nom de Dieu

Yamaska.—A l'occasion des exercices du Jubilé, la Confrérie du Saint Nom de Dieu, a été solennellement installée dans cette paroisse.

Au delà de trois cents hommes se sont fait inscrire. On attend de cette nouvelle congrégation les plus heureux résultats pour la répression des abus qui malheureusement tendent à s'introduire partout : l'ivrognerie et le blasphème.

Puisse cet exemple être suivi par de nombreuses paroisses. Cette Confrérie qui a pour elle les siècles et qui fait tant de bien aux Etats-Unis où elle est répandue partout, mériterait d'être mieux connue dans notre pays.

VARIÉTÉS

NOEL DES LARMES

Dans son vieux fauteuil Louis XV, Fernand l'œil fixe semblait rêver. Sur ses genoux les feuilles éparses d'un grand journal du soir.

Neuf heures venaient de sonner lentement à la vieille pendule du salon quand sa petite sœur entra.

Doucement, d'une voix caressante et câline elle lui demanda de l'accompagner à la Messe de Minuit. Ne recevant pas de réponse elle renouvela son invitation. Elle n'avait pas coutume, elle d'ordinaire si vive, de tant insister et surtout de le faire avec tant de douceur. Elle se heurta à un non rude et carré qui lui fit mal.

Jetant un long regard plein de tristesse, sur ce frère, en qui elle avait concentré toute son affection depuis que la mort l'avait, suprême brisement, séparée d'une mère tendrement aimée, elle se retira.

Un secret ennui s'est emparé de Fernand. Pourquoi ? il n'en sait rien. Comme la soirée lui paraît longue !

Il se retire dans sa chambre. Sur la cheminée de marbre le portrait de sa mère semble le regarder. Ses yeux ne peuvent s'en détacher.

Pour se distraire d'un souvenir que d'ordinaire il aimait, mais qui aujourd'hui l'importune, comme s'il eut été poursuivi, il se précipite dans son lit. Il s'efforce, mais en vain, d'appeler le sommeil.

Les derniers flamboiements du foyer peuplent la chambre d'étranges fantômes, qui s'agitent et semblent entretenir de mystérieuses conversations. Fernand sent un frisson parcourir tout son corps.

Il ferme les yeux, mais toujours ces visions le harcèlent. Il revoit le portrait de sa mère, dans son large cadre d'or. Elle si bonne, dont les traits marquaient une si inexprimable douceur, elle paraît triste, plus triste qu'aujourd'hui où saisie déjà par le froid de la mort, elle allait remettre son âme très pure entre les mains de son Dieu adoré.

Ses oreilles se remplissent de bourdonnements étran-

ges. Il lui semble encore entendre tinter lugubre dans les tours de la vieille église le glas des morts. “ Il revoit le terrible matin où chancelant de douleur, il conduisait le deuil funèbre et recevait un grand coup dans le cœur à chaque cahot du corbillard sur le pavé.”

N’y tenant plus, il se lève, sort dans le jardin rempli de silence.

Les montagnes qui dominant la petite ville comtoise se détachent toutes blanches sous la clarté lunaire. Et là-haut, la Croix du Dent, projette son ombre dans le bleu d’un ciel, où claires et vives fourmillent les étoiles.

Sous son linceul de neige, Poligny s’éveille lentement, comme ressuscitée par la joie des carillons. Le bourdon de Saint-Hippolyte mêlant sa voix grave aux notes argentines des clochettes des couvents fait flotter dans l’air froid de la nuit une atmosphère d’harmonie. C’est l’heure où l’Eglise appelle les fidèles à la messe de minuit.

Pour se distraire du noir cauchemar qui l’obsède, Fernand se résout à aller entendre une fois encore ces vieux Noël’s qu’il aimait tant autrefois.

Il rentre à la hâte, et rencontre sa petite sœur, vêtue de longs habits de deuil. Les yeux encore pleins de larmes, elle se disposait à partir. Comme elle avait prié durant cette veillée ! Seule dans sa chambre, elle s’était agenouillée devant le portrait de celle qui n’était plus. Dans une triste et bien douce vision elle avait revue les joyeux Noël d’antan. Et se sentant seule, bien seule sur la terre, elle s’était prise à sangloter, priant pour cette mère bien-aimée qui au ciel avec les anges fêtait la naissance de Jésus, et pour celui qui sur la terre refusait d’adorer son Dieu.

D’un geste Fernand lui fit signe d’attendre. Elle tressaillit de bonheur. Il l’accompagnerait cette nuit.

Ensemble ils prirent le chemin de l’Eglise. La foule devenait compacte et bruyante. Partout les éclats de rire et les airs du bon vieux temps. Les carillons envoyaient à tous les échos des montagnes le joyeux : “ Il est né le divin Enfant.” La joie, cette joie pure et naïve que res-

sentent les cœurs chrétiens aux jours de certaines fêtes, rayonnait sur tous les visages.

Qu'il fait froid ce soir ! Ce furent les seules paroles prononcées par le jeune homme. La bise soufflait aigre et rude.

* * *

Les nefs de l'antique collégiale étaient resplendissantes de lumières. Au chœur on achevait les derniers versets du *Te Deum*, ce chant de triomphe de l'Eglise catholique. Aussitôt, à l'orgue, une voix douce et suave préludait aux premières notes du Minuit Chrétien. Fernand se laissa conduire plus qu'il n'y alla lui-même, dans ce banc où avait tant prié sa sainte mère et où depuis de longs mois on ne le voyait plus.

Là à genoux, auprès de celle dont la supplication se faisait plus ardente, il rêva du passé. Les jours heureux, où fidèle à sa conscience il aimait Dieu, passèrent devant son âme. Il lui sembla entendre les dernières recommandations de sa mère expirante. "Mon fils ne m'oublie pas et n'abandonne jamais ton Dieu." Cette voix le remua profondément. Une explosion de sanglots sortit de sa poitrine oppressée.

Longtemps il pleura comme un enfant. La paix revenait dans son cœur. L'office était terminé. Tout avait retrouvé pour Fernand l'éloquence d'autrefois.

* * *

Bien avant la messe de l'aurore, un jeune homme au teint pâle, aux longs cheveux noirs était agenouillé dans une des chapelles de l'Eglise, remplie encore de ténèbres. Il attendait. Un prêtre vint. Avec bonté il s'approche. Au milieu de ses larmes, Fernand fit l'aveu de ses fautes. Il promit à Dieu et à sa Mère de leur être fidèle, toujours.

Après avoir reçu dans son cœur purifié le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse, il rentra chez lui joyeux et de la paix plein l'âme...

Le portrait de sa mère sembla lui sourire. Il approcha ses lèvres tremblantes de ces traits vénérés et à ce moment, des larmes de reconnaissance et d'amour perlèrent aux yeux de Fernand et tombèrent sur le cadre doré.

FERDINAND V.

La suprême élégance

Flânerie! Éléance!... Oh! les mots, oh! les riens! Si Dieu a fait les choses belles, ce n'est pas pour que je m'y abîme, mais pour que je L'y cherche. Mon âme est plus précieuse mille fois que les merveilles d'ici-bas. Je *voux* mieux que cela; je *veux* mieux que cela! Les beautés de ce monde sont un pâle reflet des gloires éternelles et c'est à celles-ci qu'il me faut aspirer. Mais, pour les posséder, l'âme doit s'épurer, se dégager de la gangue des choses, et s'agrandir et se magnifier. Le travail, la douleur, oh! les mâles outils qui la modèlent et la frappent à l'effigie du Christ! outils divins qui ne creusent le cœur que pour laisser plus de place à l'amour, qui ne savent les bonheurs permis que pour accroître un jour notre bonheur parfait?

Flânerie, faute lourde! Et qui donc a le droit de flâner en ce monde? A-t-il flâné, le Maître que j'adore et sur les pas duquel je veux m'acheminer, moi, pauvre, par le travail jusqu'aux splendeurs du Ciel?

Éléance! Toute éléance contraire au devoir est une fleur du mal. A vouloir trop la respirer, l'âme s'étiole et languit. L'éléance qui n'est ni la force, ni la joie, ni la fierté, est une phrase vaine, une bulle de savon qui, sitôt crevée, redevient une goutte d'eau sale.

La suprême éléance est d'avoir l'âme belle.

Saint François de Sales et l'Ordre de Saint Dominique

« Notre Bienheureux Père, dit *l'Année Sainte*, était affilié à l'Ordre du glorieux saint Dominique; il passait ordinairement le jour de sa fête, comme frère de l'Ordre et fils du saint fondateur, dans le couvent avec les religieux et priaît ce saint avec une extrême ferveur. Le P. Blanc, un des plus anciens religieux de Saint Dominique d'Annecy, fort ami et familier de notre saint, lui dit un jour :

«—Monseigneur, vous devriez aimer notre église

plus que toutes celles de la ville, parce que vous y avez été confirmé ; vous y avez prêché des carêmes entiers ; vous y avez établi votre catéchisme, vous êtes inscrit sur les registres de notre confrérie.

“—Tout cela est vrai, dit le saint prélat, mais, mon Père, j'aime votre église en troisième lieu. Celle de Saint Pierre est mon épouse, celle de la Visitation est à mes filles, je l'ai consacrée, et celle de Saint-Dominique est à mes frères, et je l'aime fraternellement.

“—Mais, répliqua le bon Père, Monseigneur, nous avons le tombeau de vos ancêtres et notre église est votre dernier gîte.”

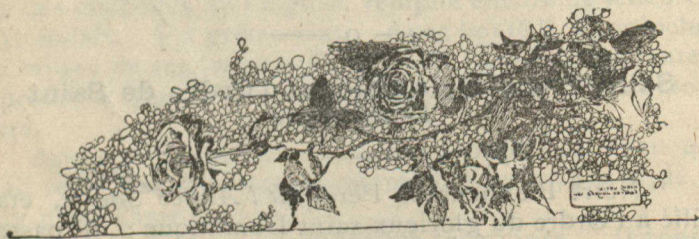
Alors le saint prélat souriant répondit :

“—Ah ! Père Blanc, mon ami, je suis enfant de Marie ; il faut que je retourne en son sein et que j'y trouve mon repos” ; témoignant par là qu'il serait enterré à Sainte-Marie.

“—Quoi, lui dit le Père, Monseigneur, vous voudriez nous faire ce tort de quitter le tombeau de vos Pères et de n'être pas enterré chez nous !

“—Vraiment, répliqua le saint Prélat, mon cher Père, vous et moi nous serons placés après notre mort où l'on nous mettra. Laissons cela à la Providence.”

— o —



IMPRIMATUR :

† MAXIME, Evêque de St-Hyacinthe

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.